La négation
Etude de texte

Sommaire *(Cliquer sur le titre pour accéder au paragraphe)*

****

I. L'œuvre. 2
II. La confusion de la victime et du bourreau. 3
III. La banalité du mal. 4
IV. Le fondamentalisme. 5
V. L'indicible. 6
VI. Le mal absolu. 6

****

« Quand l'Allemand eut fini son discours que personne ne comprit, la voix rauque se fit entendre à nouveau : « Habt ihr verstanden ? » (Est-ce que vous avez compris ?)
Qui répondit « Jawolhl » ? Tout le monde et personne : ce fut comme si notre résignation maudite prenait corps indépendamment de nous et se muait en une seule voix au-dessus de nos têtes. Mais tous nous entendîmes le cri de celui qui allait mourir, il pénétra la vieille gangue d'inertie et de soumission et atteignit au vif l'homme en chacun de nous.
« Kameraden, ich bin der Letzte ! » (Camarades, je suis le dernier !)
Je voudrais pouvoir dire que de notre masse abjecte une voix se leva, un murmure, un signe d'assentiment. Mais il ne s'est rien passé. Nous sommes restés debout, courbés et gris, tête baissée, et nous ne nous sommes découverts que quand l'Allemand nous en a donné l'ordre. La trappe s'est ouverte, le corps a eu un frétillement horrible ; la fanfare a recommencé à jouer, et nous, nous nous sommes remis en rang et nous avons défilé devant les derniers spasmes du mourant.
Au pied de la potence, les SS nous regardent passer d'un oeil indifférent : leur oeuvre est finie, et bien finie. Les Russes peuvent venir désormais : il n'y a plus d'hommes forts parmi nous ; le dernier pend maintenant au-dessus de nos têtes (…) Les Russes ne trouveront plus que des hommes domptés, éteints, dignes désormais de la mort passive qui les attend.
Détruire un homme est difficile, presque autant que le créer : cela n'a été ni aisé ni rapide, mais vous y êtes arrivés, Allemands. Nous voici dociles devant vous, vous n'avez plus rien à craindre de nous : ni les actes de révolte, ni les paroles de défi, ni même un regard qui vous juge.
Alberto et moi, nous sommes rentrés dans la baraque, et nous n'avons pas pu nous regarder en face. »

Primo Levi, *'Si c'est un homme'*
Ed. Robert Laffont, pp.200-201

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.
Fichier généré pour Visiteur (), le 31/05/2021

Culture Générale

La négation

Etude de texte

I. L'œuvre.

Si c'est un homme est un récit autobiographique paru en Italie en 1947 composé par un employé chimiste italien qui raconte le quotidien de sa déportation à Auschwitz. Ce livre dont la parution passa inaperçue aux lendemains de la guerre est devenu depuis une référence parmi les témoignages sur les camps en terme de dignité et de réflexion morale et l'ouvrage majeur d'un des plus grands écrivains de l'après-guerre. Dans ce chapitre intitulé « le dernier », l'auteur rapporte la pendaison pour l'exemple, à quelques jours de Noël 1944, un mois avant la libération du camp par l'armée russe, d'un détenu anonyme, vraisemblablement complice d'un groupe de révoltés qui venait de faire exploser un des fours crématoires de Birkenau.

Le thème du passage : la boue ou la cendre
Ce texte éclaire le double fonctionnement de la négation de l'homme dans les camps :

1. *La concentration ou négation par fusion des identités dans une masse informe, sans visage, sans regard, déshumanisée, « masse abjecte » ;*
2. *La désolation ou dispersion des corps sans langue commune d'où la nécessité de parler la langue des bourreaux, l'Allemand , que précisément très peu comprennent parmi ces déportés Italiens, Français ou Russes (en témoigne le discours de l'Allemand avant l'exécution) mais qui est le dernier recours du condamné pour que son cri atteigne « au vif l'homme en chacun de nous ».*

L'être humain est donc soumis à une double négation qui l'exclut de toute réalité : dans le camp, il n'y a ni individu unique, ni groupe solidaire, ni vivant résistant, ni mort libéré de la souffrance, on est soit de la boue, masse passive recouverte de sa « gangue d'inertie », soit de la cendre, car le corps supplicié du pendu ira rejoindre les derniers révoltés, à l'état de cendre, dans un état d'effacement de toute trace de leur vie qui est autre chose que le statut de défunt dans une communauté humaine. La négation de l'humain consiste donc en une double interdiction : il est interdit de vivre et interdit de mourir.

On n'a pas le droit de vivre car le camp est fait pour exterminer tous les déportés dans leur être même. Il ne s'agit pas pour les nazis de lutter contre des ennemis mais d'éradiquer une inutilité nuisible : l'obsession de l'hygiène dans les camps est bien un enjeu d'extermination de toute vie spirituelle, de toute conscience d'être humain "penser à vos poux, vous êtes vous-mêmes des parasites de l'humanité". Himmler déclare devant les SS le 24 avril 1943 : « il en va de l'antisémitisme comme de l'épouillage. Eloigner (entfernen) les poux ne relève pas d'une conception du monde. C'est une question de propreté » (cité par P. Vidal-Naquet, Les assassins de la mémoire, p.25). On relève sur ce point deux motifs de résistance. D'une part la résistance du langage devant la nomination du réel, devant le mot « exterminer » car de fait il est impossible d' « éloigner » un poux comme de nier l'humanité des "sous-hommes". D'autre part, cette même question de l'hygiène a pu être reprise par certains déportés comme la façon de rester humain : « c'est justement parce que le Lager est une monstrueuse machine à fabriquer des bêtes que nous ne devons pas devenir des bêtes (…) c'est un devoir envers nous-mêmes de nous laver le visage avec de l'eau sale (…) non parce que c'est écrit dans le règlement

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

mais pour rester vivant, pour ne pas commencer à mourir » (pp.52-53) déclare à Primo Levi un ancien soldat austro-hongrois, qui sait du reste que cet acte de se laver lui fait perdre de l'énergie et donc de la résistance physique, tout en affirmant son non-consentement, sa résistance humaine à l'anéantissement programmé de sa personne.

On n'a pas le droit de mourir. Dans les camps, il est dénié à l'homme le droit de lutter, de résister et même de se sacrifier. De là, la transformation de la mort de cet homme en non-événement : « il ne s'est rien passé ». Avant cette pendaison, l'auteur avait déjà assisté à 13 exécutions, toujours à la fin d'une journée de travail, comme autant de façon de faire le vide, de purge hygiénique, de pause de silence entre deux reprises de la fanfare qui rythme les allées et retour du travail (l'entrée d'Auschwitz est surmontée de la devise « Arbeit macht frei », le travail rend libre). Les camps de la mort sont faits non pas pour tuer, qui est un acte objectif, supposant et reconnaissant l'existence et la résistance d'un corps, d'un courant de vie autonome à arrêter, mais pour laisser mourir, pour meurtrir à vie des êtres dénués jusqu'au désir de mourir (Primo Levi rappelle ainsi le faible nombre de suicides dans les camps).

Cette non-vie qui n'en finit plus de mourir est vécue comme l'indescriptible « ennui total, l'absence d'événements » (Conversations et entretiens, p.212). Primo Levi évoque ceux dont personne n'a raconté l'histoire et qui sont tombés dans cet abîme de meurtrissure sans âme, ceux qu'on appelait les « Musulmans ». « Hommes domptés, éteints », qui ne se protègent plus des coups et des trahisons, qui ne communiquent plus ni gestes, ni paroles, ni regard. Le « regard indifférent » des SS sur la foule qui vient d'assister inerte à l'exécution, la certitude que leur objectif est atteint alors même que les déportés n'ont pas été exterminés jusqu'au dernier signifie bien que le but nazi était de transformer en non être la présence même des déportés. En témoigne dès l'arrivée de Levi à Auschwitz l'Allemand qui, à une question de l'interprète des Italiens, « le traversa du regard comme s'il était transparent, comme si personne n'avait parlé »(p.27), ou encore la figure du Kapo Alex, criminel de droit commun collaborant comme surveillant, qui, « sans haine et sans sarcasme, s'essuie la main sur mon épaule pour se nettoyer » (p.145), le corps du juif Levi lui servant de chiffon, d'objet utilisable, prêt à servir, sans aucune considération humaine.

Les enjeux du texte
Cet extrait soulève deux questions difficiles :

1. *La première porte sur l'impensable « banalité du mal » et la question de la confusion possible des victimes et des bourreaux ;*
2. *La deuxième porte sur le fondamentalisme, l'absence de limite au mal, et la question d'un mal absolu et dès lors de la possibilité d'un discours sur Auschwitz.*

II. La confusion de la victime et du bourreau.

La première question vient de la tentation d'amalgamer les individus qui ont été mêlés à cette situation extrême et indescriptible pour ceux qui ne l'ont pas vécue. C'est ainsi qu'un survivant va jusqu'à affirmer : « Victime et bourreau sont également ignobles, la leçon des camps est la fraternité dans l'abjection » (David Rousset). Ne peut-on pas parler en effet d'une contamination du mal et penser que l'expérience durable du mal sépare

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.
Fichier généré pour Visiteur (), le 31/05/2021

Culture Générale

La négation

Etude de texte

victime et bourreau du reste des hommes, créant entre eux comme une interdépendance, une réduction à des rapports de force déshumanisés où s'effacent les catégories éthiques ? Primo Levi semble adopter ce point de vue à travers ces expressions « hommes (…) dignes de la mort passive qui [nous] attend (…) nous voici dociles devant vous …». Il commente le titre de son livre en parlant de déshumanisation des deux côtés, victime et bourreau, d'où la formule dubitative scandant le court poème d'où est extrait le titre « Considérez si c'est un homme…». Cependant, s'il reconnaît une absence de solidarité face au mal -révélée a contrario quand les bombardements alliés font que les SS, les ouvriers civils et prisonniers politiques allemands se sentent « uni(s) par les liens du sol et du sang » (p.159)- Primo Levi insiste sur l'impossibilité de juger le déporté dans l'ambiguïté de sa condition, chacun occupant voir parcourant tous les degrés de la compromission dans le mal au long de la longue chaîne liant victime et bourreau.

Cette"zone grise » (Primo Levi) de la collusion dans le mal n'est pas un simple sentiment psychologique mais le fonctionnement même du système concentrationnaire qui oblige à travailler pour lui (tel Primo Levi lui-même travaillant comme chimiste dans l'usine de la Buna afin de survivre), et c'est plus généralement la technique politique de tout tyran, de tous ceux qui, pour exercer un pouvoir de vie et de mort, s'entourent de collaborateurs parfaitement instrumentalisés. L'auteur rappelle par ailleurs le complexe de culpabilité des survivants tendant à accentuer cette confusion entre victime et bourreau, complexe d'être en vie à la place d'un autre (Conversations et entretiens p.124) souffrant de la violence de l'arbitraire qui fait survivre, d'où la mutation de la question devant la souffrance « pourquoi moi ? Qu'ai-je fait pour subir cela ? » en une question sur l'injustice comme impossibilité de se substituer à l'autre qui ne reviendra pas « Pourquoi moi ? Pourquoi ai-je survécu ? ».

III. La banalité du mal.

Cette compromission dans le mal est l'objet de thèses controversées. Certaines sont du type de l'enquête historique montrant la banalité des acteurs de ces événements. C'est le cas du livre de C. R. Browning, Des hommes ordinaires, portant sur un bataillon de police régulière, formé de prolétaires de la région de Hambourg, qui, sans endoctrinement idéologique et en ayant la possibilité de refuser sans risquer leur vie ou leur carrière, ont participé au massacre de 83 000 juifs, avec très peu de désistements parmi les policiers. Autre est la thèse de la philosophe Hannah Arendt pour qui la banalisation du passage à l'acte du bourreau est le corollaire d'une forme de consentement de la victime . Dans son livre rapportant le procès du lieutenant-colonel SS Eichmann, organisateur des convois de déportation des juifs en Europe, intitulé Eichmann à Jérusalem, rapport sur la banalité du mal, Arendt insiste sur le fait que cet homme n'est en rien une figure diabolique mais bien plutôt l'incarnation de l'absence de pensée, un « intérimaire du néant ». Eichmann apparaît comme un médiocre fonctionnaire au discours stéréotypé et ridicule, avec lequel il est «impossible de communiquer », non parce qu'il déforme la réalité mais parce qu'il est incapable de s'y confronter, entouré « de mécanismes de défense extrêmement efficaces contre les mots d'autrui, la présence d'autrui et, partant, contre la réalité elle-même » (Arendt p.61). Cependant, selon le correctif apporté à ce portrait par R. Hilberg, Eichmann représente certes non un être démoniaque ou maniaque de la persécution (tout à fait ressemblant à l'autoportrait que fait un de ses collègues, Rudolph Höss,

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

commandant à Auschwitz, qui, selon les termes de Primo Levi, est un « homme qui n'est pas un sadique, qui n'a rien de satanique (…) [ni d']un monstre, qui ne l'est même pas devenu au faîte de sa carrière, quand, sous ses ordres, on tuait, à Auschwitz, des milliers d'innocents chaque jour » Si c'est un homme, Inédits p.268), mais bien un bureaucrate appliqué à faire fonctionner une machine de mort en connaissance de cause, en ayant conscience de la finalité, même s'il a pu ne jamais chercher à connaître la mise en oeuvre concrète des moyens (qui utilisait des biais pervers, tel que, afin de respecter un impératif de secret, l'acheminement du gaz zyklon B dans des convois marqués de la Croix Rouge, comme s'il s'agissait de convois humanitaires).

Revenant sur le terme de banalité, Arendt explique que ce terme, loin de signifier la superficialité du mal ou la fréquence répétitive de cet événement, exprime le fait que la pratique négatrice de l'humain est pure négation, lourde de conséquence mais dépourvue de sens ou d'explication. La banalité du mal à Auschwitz signifie en fait son caractère unique et insondable, « son incommensurabilité et son absence de sol (…) l'effrayant est cette montée en puissance [des crimes nazis] à partir de quasi-rien » (entretien avec Thilo Kochn cité par A. Wieviorka, Le procès Eichmann, p.135). On ne trouve aucune explication aux actes d'Eichmann, même en analysant le motif que lui-même présente, à savoir sa référence à l'impératif catégorique de l'éthique de Kant qui conduit à respecter la loi comme si l'on était le législateur d'où l'exigence de faire plus que son devoir, d'adhérer aux ordres par vertu, selon les termes de la dernière déclaration d'Eichmann avant sa pendaison.

IV. Le fondamentalisme.

Le livre de Primo Levi présente son temps de déportation comme une descente au fond (titre du chapitre de l'arrivée à Auschwitz, voir p.46). Le principe nazi de Gründlichkeit signifie que le système concentrationnaire doit aller jusqu'au fond, que la « solution finale » doit toucher tous les juifs, même les femmes, les enfants, les handicapés, les moribonds qui mourront avant d'arriver dans les camps. Tout fondamentalisme est en fait une volonté de toucher le fond de l'humain, c'est-à-dire de poser les limites de l'humanité en rejetant dans l'inhumain ceux qui sont à ses yeux infondés à exister . Tout fondamentalisme est par sa volonté de définir l'humanité une négation de l'humanité en tant qu'infinie et indéfinissable, sa recherche du fondement (Grund) de l'humain ne peut qu'échouer car elle commence par annuler l'humain dans sa profondeur abyssale, son abîme (Ungrund) inaccessible.

Cet effondrement du fondamentalisme sur lui-même est une catastrophe pour laquelle les mots font défaut : Primo Levi donne une parabole de l'incapacité du langage humain ordinaire à décrire la catastrophe d'Auschwitz dans sa nouvelle «L'étoile tranquille » où il écrit l'impossibilité pour l'écrivain de décrire dans ses justes dimensions l'explosion d'une étoile, l'événement d'une supernova. D'où la question : Auschwitz serait-elle la supernova du mal, une catastrophe où l'homme est tombé dans l'indicible ?

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

Fichier généré pour Visiteur (), le 31/05/2021

Culture Générale

La négation

Etude de texte

V. L'indicible.

Certes, Primo Levi parle de l'impossible langue commune au sein du camp ; il raconte que la tour du carbure au centre de l'usine absurde de caoutchouc a été appelé par les déportés eux-mêmes « tour de Babel » car c'est la « haine qui a cimenté » ses briques, « en elle, nous haïssons le rêve de grandeur insensée de nos maîtres, leur mépris de Dieu et des hommes, de nous autres hommes » (p.96-97). Mais le propre du mythe de Babel est d'indiquer l'impossible unification du genre humain, ce qui se vérifie avec la stérilité complète de l'usine d'Auschwitz. Faut-il pour autant renoncer à dire, chacun dans sa langue, avec ses mots, comment Auschwitz a été possible en tant qu'œuvre humaine ?
Primo Levi raconte que l'écriture de Si c'est un homme s'est imposée à lui comme une nécessité vitale pour se débarrasser d'un traumatisme dont l'onde de choc rendait invivable le retour à son quotidien : « nombreux qui ont survécu à Auschwitz l'ont fait pour pouvoir témoigner (…), moi j'ai vécu des mois très durs après la Libération, j'ai ressenti l'outrage que l'on m'avait fait, j'ai compris que la seule façon de me sauver était de raconter » (Conversations et entretiens, p.207). Il précise que dans les oeuvres suivantes, en particulier dans La Stampa, il ne s'est pas contenté de transfigurer le camp mais de le « comprendre », non comme le fruit d'une « Providence négative » mais comme « fait politique » qui a des responsables, des complices.

VI. Le mal absolu.

Respecter l'unicité d'Auschwitz ne serait-ce pas refuser d'en faire l'Absolu du Mal (l'Absolu à entendre comme le séparé de nous, le non humain, l'indicible dont il ne faut pas parler) mais accepter d'y voir le mal absolu que l'homme peut faire à l'homme ? (sans comparaison de degré, Auschwitz est une occurrence de l'Evénement pendant lequel a lieu la négation de l'humain par l'humain, cet Evénement qui a lieu en Arménie, au Cambodge, au Rwanda…).

Accepter qu'Auschwitz soit une oeuvre humaine et historique, c'est accepter qu'elle puisse donc se reproduire, que l'humanité est capable de cela à toutes époques, et que cette oeuvre comme toute oeuvre humaine est mortelle par l'oubli, au sens où l'on peut déshumaniser Auschwitz en oubliant que l'humanité en est capable et donc en laissant l'humanité s'oublier elle-même en commettant de nouveau l'événement où elle se nie. Même Auschwitz aux yeux du croyant qui le considère en tant qu'événement impliquant l'histoire des hommes avec l'Eternel, (comme le suggère le terme hébreu de Shoah, bien que fréquemment employé dans la Bible juive pour désigner une catastrophe naturelle, voire la dévastation due à la guerre, aux invasions), cet Evénement du silence de Dieu qui se tait à Auschwitz, (là où des rabbins ont même organisé son jugement et l'ont condamné!) ne peut se comprendre, selon les termes de la mystique juive, que comme mystère de la liberté humaine qui “oblige” la présence divine à se contredire, à se contracter, à s'exiler d'elle-même. Devant cette humanité niée, c'est Dieu lui-même, c'est tous les absolus des hommes qui sont touchés par la négation. On raconte que devant la pendaison du dernier des hommes, quelqu'un demandait « Et Dieu, où est-il ? » et que quelqu'un lui a répondu : « Devant toi ».

S. Le Diraison et D. Jousset

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.